

Manger les images



Mucem

28 oct. 2026 — 12 avril 2027
Dossier de presse

Exposition

Contacts presse

Responsable du département de la communication

Ugo Deslandes
ugo.deslandes@mucem.org

Chargée des relations presse et de l'information

Muriel Filleul
+33 (0)4 84 35 14 74
+33 (0)6 37 59 29 36
muriel.filleul@mucem.org

Agence Claudine Colin Communication

Attachées de presse
Christelle Maureau
Sarah Angot
+33 (0)1 42 72 60 01
christelle.maureau@finnpartners.com
sarah.angot@finnpartners.com

Une plateforme presse est disponible depuis le site www.mucem.org ou l'adresse www.mucem.org/presse. Elle permet d'accéder à l'ensemble de la programmation des expositions, aux communiqués et dossiers de presse, ainsi que de télécharger les visuels en HD grâce au mot de passe attribué aux journalistes sur demande. Il est également possible de partager en ligne tous ces contenus sur les réseaux sociaux et les blogs.



Exposition réalisée avec la participation exceptionnelle de la Bibliothèque nationale de France.



Partenariats médias



Sommaire

02	Édito
03	Communiqué de presse
04	Entretien avec Jérémie Koering et Raphaël Bories, commissaires de l'exposition
06	Propos scénographique
07	Parcours de l'exposition
22	Commissariat de l'exposition
23	Programmation culturelle et médiation autour de l'exposition
25	Catalogue de l'exposition
26	Visuels disponibles pour la presse
29	Informations pratiques
30	Un musée accessible et engagé pour l'environnement

Édito

Le Mucem a pour vocation d'explorer les grandes questions qui traversent les sociétés d'Europe et de Méditerranée en croisant les regards de l'histoire, de l'anthropologie, de l'histoire de l'art et de la création contemporaine. C'est dans cette ambition que s'inscrit pleinement l'exposition « Manger les images ».

En prenant pour point de départ un geste aussi singulier qu'universel – celui d'incorporer les images –, cette exposition nous invite à déplacer notre regard. Elle révèle que les images ne sont pas seulement des objets à contempler : elles peuvent être investies de pouvoirs, accompagner les croyances, les pratiques sociales, les rites, les savoirs ou les engagements politiques. Elles racontent ainsi notre manière d'habiter le monde et de faire société.

Ce sujet trouve au Mucem un terrain particulièrement fécond. Les collections du musée, parmi les plus riches en Europe dans le domaine des cultures populaires, conservent de nombreux objets qui témoignent de ces usages des images. Plus de la moitié des œuvres présentées dans l'exposition sont ainsi issues des collections du Mucem, dont beaucoup sont rarement montrées au public. Elles dialoguent avec des prêts exceptionnels de grandes institutions françaises et internationales ainsi qu'avec des œuvres contemporaines, donnant toute sa portée à cette approche décloisonnée qui est au cœur du projet scientifique et culturel du musée.

À l'heure où les images occupent une place inédite dans nos vies, où elles façonnent nos représentations, circulent à une vitesse sans précédent et participent à nos échanges quotidiens, cette exposition nous invite à interroger notre relation à elles dans une perspective historique et anthropologique.

En faisant dialoguer les disciplines, les époques et les collections, « Manger les images » illustre pleinement l'ambition du Mucem : proposer des expositions qui renouvellent notre compréhension des patrimoines tout en éclairant les enjeux contemporains.

Marie-Charlotte Calafat
Directrice scientifique et des collections du Mucem

Communiqué de presse

Exposition

Manger les images

Du 28 octobre 2026 au 12 avril 2027

Mucem J4, niveau 2 (1 200 m²)

Manger une image, quelle drôle d'idée ! Et pourtant on ne cesse de s'en repaître, depuis la plus lointaine Antiquité jusqu'à nos jours, notamment en Europe et en Méditerranée. Alors comment expliquer pareille attitude à leur égard ? Pourquoi incorporer une image, la prendre en soi, au risque de la détruire, plutôt que l'observer sagement à distance ? Quelles fonctions peuvent être attribuées à ces gestes, à cette expérience si particulière des images ? Que révèle de nous-mêmes et de nos sociétés semblable comportement ?

L'exposition « Manger les images » répond à ces questions en montrant que l'ingestion d'un objet figuré permet de loger dans la nuit de son corps ce qui est susceptible de nous soigner, nous protéger, nous transformer, mais aussi nous offrir les moyens d'apprendre, de résister, de jouer, de rêver et de participer à la vie de communautés dédiées. Cette exposition confronte la pratique à la diversité des imaginaires (religieux, philosophique, littéraire, artistique, politique) qui la portent, dans un parcours oscillant entre incorporation métaphorique et ingestion réelle des images.

Peintures, sculptures en bois ou en pierre, gravures, estampes, photographies, films de fiction et ethnographiques, hosties, gaufres, gâteaux et pains figurés, mets sculptés, moules, amulettes... 435 œuvres ponctuent le parcours de l'exposition, dont 250 proviennent des collections du Mucem ; beaucoup d'entre elles sont habituellement conservées dans les chambres froides des réserves du musée.

L'exposition est réalisée avec la participation exceptionnelle de la Bibliothèque nationale de France, qui accorde un prêt de 42 œuvres.

Parmi les artistes exposés

Léa Beloussovitch, Hélène Bellenger, Yasmina Benabderrahmane, Nicolas Boulard, Jean-Baptiste Bourgois, Vincenzo Campi, Alonso Cano, David Cronenberg, Honoré Daumier, Albrecht Dürer, Gali Eytan, William Hogarth, Jean-Auguste-Dominique Ingres, Michel Journiac, Micha Laury, Erik Nussbicker, Dennis Oppenheim, Meret Oppenheim, Jacopo Pontormo, Jean Renoir, Irène Schwartz, Marie Sochor.

Les institutions prêteuses

Les Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse ; musée des Beaux-Arts, Lyon ; Bibliothèque centrale, Florence ; Bibliothèque nationale de France, Paris ; musée de Cluny – musée national du Moyen Âge, Paris ; Danish Film Institute ; Frac Île-de-France ; Frac Normandie Rouen ; Frac Nouvelle-Aquitaine – MECA ; Kunsthistorisches Institut, Florence ; INA Méditerranée, Marseille ; Institut national d'histoire de l'art, Paris ; musée du Louvre, Paris ; musée d'Orsay, Paris ; Petit Palais – musée des Beaux-Arts, Paris ; musée national du Prado, Madrid ; musée du Quai Branly – Jacques Chirac, Paris ; Walker Art Center Archives, Minneapolis.

À ces institutions publiques s'ajoutent un prêt du Dennis Oppenheim Estate, New York, ainsi que des prêts issus de collections particulières.

De nombreux artistes ont également prêté leurs œuvres pour l'exposition et nous les en remercions ainsi que les galeries qui les représentent : Hélène Bellenger, Léa Beloussovitch, Yasmina Benabderrahmane, Nicolas Boulard, Jean-Baptiste Bourgois, Micha Laury, Erik Nussbicker, Irène Schwartz, Marie Sochor.

Entretien avec Jérémie Koering et Raphaël Bories, commissaires de l'exposition

Manger une image plutôt que la contempler, n'est-ce pas un paradoxe ?

Jérémie Koering : À première vue, ce phénomène est en effet contre-intuitif puisque notre éducation nous pousse à imaginer qu'une image est faite pour être regardée et tenue à distance. Et pourtant, l'exposition s'attache à révéler que notre rapport aux images convoque d'autres sens ; le goût et le toucher sont ainsi souvent entremêlés. Si l'ingestion peut être métaphorique, notamment dans la littérature artistique, la consommation d'images est parfois bien réelle. La relation entretenue avec l'image dépasse alors la simple contemplation, et il faut aller plus loin et passer à une relation corporelle à l'objet figuratif.

Manger une image, c'est donc refuser qu'elle reste à distance et cet étrange désir de la prendre en soi remonte à la nuit des temps. La multiplication de ces occurrences dans l'histoire, très différentes selon les époques et les lieux, m'a mené à consigner mon travail de recherche dans un ouvrage publié en 2021, *Les iconophages. Une histoire de l'ingestion des images* (Actes Sud)¹.

Alors, pour quelles raisons mange-t-on des images ?

J. K. : On les consomme pour deux grandes raisons. La première, souvent inscrite dans un cadre religieux, culturel ou magique, repose sur l'idée que l'image porte une force, une puissance supranaturelle : l'ingestion de l'objet figuré ou de l'artéfact figuratif permet de se soigner, de se protéger d'un mal ou de s'unir au divin en captant la vertu qu'elle véhicule. Cette notion est très présente depuis l'Antiquité, dans des religions aussi différentes que les religions polythéistes de l'Égypte, de la Grèce et de la Rome antiques, ou dans les religions du Livre – l'ingestion du texte permet alors de transmettre le savoir –.

La seconde « raison » tient plus spécifiquement au rôle fédérateur qu'on leur attribue : ingérer une image qui nous représente permet de renforcer le lien collectif en partageant une certaine vision du monde. Les images nous aident alors à vivre ensemble, et deviennent des vecteurs de cohésion sociale. Beaucoup d'images comestibles sont ainsi produites pour être consommées en communauté lors d'événements comme des mariages ou des naissances (gâteaux, sculptures, confiseries...), mais également dans des contextes religieux ou politiques.

L'iconophagie peut-elle être un acte de contestation ?

Raphaël Bories : Tout à fait, l'image peut être mangée par contestation, par exemple afin de mettre en scène la destitution d'un dirigeant politique – il s'agit alors principalement de caricatures et non d'images réellement comestibles. Les artistes contemporains en ont parfois fait un espace de réflexion politique, afin de se soulever face à ce qui semble insoutenable, comme Micha Laury et ses soldats en chocolat, mettant en évidence la faculté de l'art à contester l'ordre des choses. L'iconophagie cherche alors à recomposer ou renverser le monde tel qu'il est établi – une idée que l'on retrouve principalement chez les artistes bien sûr, mais également chez les enfants.

On peut également manger une image dans un désir de pouvoir, d'absorption qui vire à la destruction et le visiteur y sera confronté dès l'introduction, avec la diffusion d'un extrait du film *Red Dragon* montrant un homme dévorant une aquarelle de William Blake dans une pulsion frénétique. Dans « Manger les images », l'iconophagie oscille en permanence entre dimension métaphorique et réelle, mais également entre « bonne » et « mauvaise ingestion ».

Comment s'articule le parcours de « Manger les images » ?

J.K. : La première partie de l'exposition, *Imaginaires de l'ingestion*, nous explique pourquoi on a de tout temps incorporé une image ou un texte afin d'acquérir une forme de savoir ou de sagesse, et met en évidence l'importance de ce geste dans la culture occidentale.

La deuxième partie, *Images salvatrices*, et la troisième partie, *Banquets d'images*, déroulent les deux grandes motivations menant à l'ingestion des images précédemment détaillées : on consomme une image pour se soigner ou se protéger, ou alors pour créer du commun.

Ces trois sections sont intimement liées et répondent, ensemble, à la grande question soulevée par l'exposition : pourquoi mangeons-nous des images ?

¹ Voir page 22.

Comment l'exposition s'inscrit-elle dans le projet scientifique et culturel du Mucem ?

R.B. : L'exposition est abordée sous un prisme multidisciplinaire – histoire, histoire de l'art, création contemporaine, anthropologie – intimement lié au projet scientifique et culturel du Mucem, dont la vocation est justement d'appréhender des sujets dans une pluralité d'approches.

L'iconophagie est par ailleurs une pratique dont on trouve de très nombreux témoignages en Europe et dans le bassin méditerranéen, même si l'exposition propose aussi une ouverture vers les pratiques d'Amérique latine, et notamment du Mexique.

C'est enfin un sujet qui fait véritablement écho aux collections du musée et à leurs spécificités. Cette question des images comestibles est liée à toute une série d'objets collectés et conservés par le Mucem, et avant lui par les musées qui l'ont précédé et dont il est l'héritier : le musée national des Arts et Traditions populaires, le musée de l'Homme et le musée d'Ethnographie du Trocadéro.

De nombreuses institutions prêteuses enrichissent l'exposition en reflétant la diversité des époques et des sociétés concernées par l'iconophagie : Bibliothèque nationale de France, musée national du Prado, musée du Louvre, musée du Quai Branly – Jacques Chirac, musée de Cluny et bien d'autres encore.

Justement, à quelle typologie d'œuvres nous attendre ?

R.B. : Plus de 430 œuvres et objets sont présentés dans l'exposition, dont 250 proviennent des collections du Mucem. Les denrées alimentaires, habituellement conservées dans les chambres froides du musée, sont ainsi montrées au public et replacées dans des contextes d'utilisation très variés. De nombreux objets sont issus des collectes de terrain, et s'accompagnent de matière documentaire (photos, films ethnographiques, entretiens...) permettant de les contextualiser.

Dans « Manger les images », les amulettes de l'Égypte antique côtoient les œuvres d'artistes contemporains ; les œuvres majeures du XVII^e siècle dialoguent avec les moules à hosties du Moyen Âge ; les œuvres présentées en série, comme les pains votifs ou les ex-voto, répondent à des performances artistiques filmées. La diversité des formats, des époques et des contextes culturels nourrit les multiples facettes du sujet.

Certaines œuvres d'artistes contemporains sont par ailleurs montrées pour la première fois, comme le travail de Léa Beloussovitch. Les photographies de Gali Eytan ont été réalisées spécifiquement pour l'exposition.

Regardera-t-on les images autrement à l'issue de l'exposition ?

J.K. : Dans la dernière section de l'exposition, les artistes questionnent la production d'images, et cherchent même à les faire disparaître en utilisant leur propre corps comme médium de production artistique, entre fabrication d'images par la bouche et processus de digestion.

La visite s'achève par la diffusion d'un extrait du film *Videodrome* de David Cronenberg montrant une bouche sortant d'une télévision et « avalant » un homme. En jouant sur la fin / faim de l'image, on assiste dès lors à un renversement du principe d'incorporation exposé tout au long du parcours. Ce n'est plus l'homme qui mange l'image, mais l'image qui mange l'homme. D'une certaine façon, cette surconsommation visuelle nous rend comestibles et annonce une forme de disparition contre laquelle il faudrait trouver les moyens de résister...

Propos scénographique



Axonométrie – Vue 3D de l'exposition © Atelier Jodar

Le projet scénographique repose sur une architecture sobre et suffisamment évocatrice pour accompagner la présentation des œuvres. Le parcours, clair et organique, crée des points de vue variés et des intentions spatiales et formelles dynamiques.

Délimiter l'espace, positionner les œuvres classiques ou les installations contemporaines par rapport aux nombreux contenus audiovisuels, jouer sur les effets de forme, de perspective, de volume et de couleur : tel est le projet de mise en scène porté par la scénographie. L'éclairage, conçu pour accompagner les ambiances, donne du rythme à l'accrochage et joue sur les intensités. Le graphisme est signé ZAINA ; à la fois classique et épuré, il accompagne la médiation et se fond dans la scénographie.

Au sein de chaque séquence, les ambiances s'articulent autour des sujets abordés. La scénographie guide le visiteur d'une atmosphère religieuse, faite d'arcades de voiles ou de bois peints, vers des espaces plus ouverts, où le blanc sert de support à des installations contemporaines. Les couleurs profondes soulignent les séquences et accompagnent l'accrochage, tandis que les grandes reproductions en papiers peints amplifient l'échelle des lieux. Les films d'artistes et les extraits du patrimoine cinématographique occupent une place centrale dans l'exposition ; pour les mettre en valeur, des «boîtes à films» de grand format rythment le parcours. Le visiteur est littéralement invité à entrer dans le sujet, «avalé» par la forme de ces éléments, et par ricochet, par l'image elle-même.

Les enfants sont accompagnés tout au long du parcours grâce à une médiation dédiée : un petit gâteau en forme de bonhomme est grignoté au fil des séquences dans des cartels spécifiques. Une salle centrale, jouxtant une chapelle où sont présentées des œuvres sacrées, reprend les codes des confiseries. Un papier peint ludique et coloré encadre un espace où les couleurs joyeuses mettent en valeur les gâteaux colorés et décorés des collections du Mucem.

Le parcours s'achève dans une grande salle contemporaine, où photographies et projections donnent de l'ampleur à la sortie de l'exposition. Le visiteur, immergé dans ces univers, est ainsi tour à tour enveloppé, surpris ou captivé.

Atelier Jodar

Parcours de l'exposition

Introduction

Manger une image... quelle étrange idée. À première vue, une image se contemple à distance ; elle se laisse observer sans être touchée, se contentant parfois d'être « mangée des yeux ». Et pourtant, depuis l'Antiquité égyptienne les images sont parfois avalées, englouties, léchées, grattées, dévorées ou bues. S'il existe mille et une façons de consommer une image – qu'elle soit comestible ou rendue comestible, que la pratique soit métaphorique ou réelle –, il y a tout autant de raisons de le faire.

« Manger les images », la nouvelle exposition du Mucem, retrace ainsi 6 000 ans d'une pratique oubliée et invite les visiteurs à redécouvrir ce désir en apparence incongru de prendre en soi les images, dans un parcours en trois sections explorant tour à tour les imaginaires de l'ingestion, les fonctions salvatrices des images et les pratiques communautaires associées à ce phénomène d'incorporation.

Section 1 Imaginaires de l'ingestion

La diffusion d'un extrait du film *Red Dragon* (2002), pendant lequel on assiste à l'engloutissement – littéral – de l'œuvre *The Great Red Dragon and the Woman Clothed with the Sun* (*Le Grand Dragon Rouge et la Femme vêtue de Soleil*) de William Blake, plonge immédiatement le visiteur dans l'essence même de l'exposition : manger une image paraît aberrant, voire fou, et pourtant l'histoire nous montre que nous en ingérons depuis des siècles. Alors, pourquoi mangeons-nous des images ?

La première partie de l'exposition interroge tout d'abord les imaginaires liés à l'incorporation de ces images. Depuis l'Antiquité, l'ingestion est utilisée comme une métaphore pour penser ce qui échappe parfois à la compréhension. Prendre une image en soi est alors une façon de tisser des liens avec ce qui nous dépasse ou nous entoure – les dieux, les savoirs, les autres.

Mais cet imaginaire a également son versant sombre et comique : la bouche qui reçoit est aussi celle qui mâche et détruit. Du cannibale au glouton, les images mises en bouche nourrissent tout un répertoire de figures où s'entremêlent ainsi transgression, excès et rire.

1.1 Avaler le savoir

Pour les sociétés polythéistes comme monothéistes, l'ingestion, notamment de la parole, représente la transmission du savoir. Dans la Bible, lorsque Dieu ordonne à ses prophètes de manger des rouleaux sacrés, d'en absorber les mots, il ne s'agit pas seulement de lire, mais de laisser le texte les imprégner au plus profond, le faire passer du monde extérieur à l'intérieur d'eux-mêmes. Cet imaginaire du livre mangé n'a jamais vraiment disparu puisqu'il ressurgit dans la publicité, la presse ou l'art contemporain – chaque fois qu'il s'agit de donner forme à cette idée simple et puissante qu'un texte peut nous traverser et nous transformer.



1. Alonso Cano, *La Lactation de saint Bernard*, 1645-1652. Huile sur toile, 267 cm × 185 cm. Musée national du Prado, Madrid, Espagne © Photographic Archive Museo Nacional del Prado



2. Albrecht Dürer, *L'Apocalypse, Saint Jean dévorant le Livre de Vie*, vers 1498, édition allemande, planche 8. Estampe, 39,4 cm × 28,1 cm. Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Legs Dutuit, 1902 © CC0 Paris Musées / Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

1.2 Régimes artistiques

À la Renaissance, les théoriciens de l'art décrivent le travail de l'artiste comme une forme de digestion. Peintres et sculpteurs associent iconophagie et création, se nourrissant des œuvres et des modèles qui les précèdent ; ils les absorbent, les transforment et en tirent des œuvres nouvelles. La médecine de l'époque conforte par ailleurs cette intuition : puisque le corps et l'esprit sont liés, ce que l'on ingère agit sur l'imagination. La création devient alors une affaire de régime. Bien nourri, l'artiste est productif et inventif ; mal nourri, il risque de s'épuiser et de sombrer dans la mélancolie.



3. François Perrier, Frontispice des *Segmenta nobilium signorum et statuarum*, 1638.

Livre imprimé, 33 cm × 22,5 cm. Bibliothèque nationale de France, Réserve des livres rares, Paris © BnF

1.3 L'image se fait chair

Lorsque l'image prend forme humaine, la manger devient un acte proche de l'anthropophagie. Dès l'Antiquité gréco-romaine, l'histoire de la reine Artémise buvant les cendres de son époux Mausole pour le garder en elle fait de l'incorporation un geste à la fois d'amour et de possession. Au XX^e siècle, des artistes s'emparent de cette idée pour questionner les rapports de pouvoir entre celui qui mange et celui qui est mangé. Mais la dévoration peut également devenir un jeu, dans lequel on consomme ensemble des images du corps humain, dans une forme de communion joyeuse où l'absurde se mêle à la gourmandise.



4. Irène Schwartz, *Le jour où j'ai été mangée*, 1978–1983.

Photographie utilisée pour le carton d'invitation aux performances I et II, avec l'aimable autorisation de l'artiste © Thomas Haley, 1979

1.4. Nourritures enfantines

L'enfance est le lieu où l'on mange le monde à pleines mains. Contes illustrés, bandes dessinées, images collées sur les paquets de gâteaux : partout des enfants croquent, mordillent ou engloutissent des mets-images. On y trouve une leçon de morale – la gourmandise est un piège – mais aussi une forme de liberté. Les enfants ne regardent pas les images à distance : ils les prennent en bouche et les transforment, sans se soucier des conventions qui séparent ce qui se regarde de ce qui se mange. Dans ces mondes à hauteur d'enfant, même les biscuits prennent vie et détalent plutôt que de se laisser croquer.



5. Michel Tournier et Danièle Bour, *Pierrot ou les secrets de la nuit*, 1979, p. 37.
Livre illustré, collection particulière © Éditions Gallimard, photo David Giancatarina

1.5. Mets insensés

Manger une image, quelle folie ! Peintres, graveurs et cinéastes se sont souvent moqués de ceux qui engloutissent ce qu'ils devraient plutôt regarder. Dans leurs œuvres, l'ingestion devient ainsi le comble de la déraison, un moment où l'on se laisse davantage guider par le ventre que par l'esprit. Cette moquerie prend des formes variées et peut tour à tour viser la gloutonnerie des uns et la dévotion ou la naïveté des autres. Mais le principe reste le même : celui qui mange une image au lieu de la contempler ne parvient plus à maintenir la distance que la raison exige.



6. Vincenzo Campi, *Les Mangeurs de ricotta*, vers 1580.
Huile sur toile, 77,5 cm × 90 cm. Musée des Beaux-Arts de Lyon © Lyon MBA / Martial Couderette

Section 2

Images salvatrices

Les images comestibles créent un lien sensible entre les hommes et le divin, faisant du corps le lieu de cette rencontre. Touchées, caressées, embrassées mais aussi grattées, léchées ou avalées, les images ne sont pas de simples représentations des êtres, elles les rendent présents.

La deuxième partie de l'exposition explore ainsi la puissance surnaturelle, les pouvoirs curatifs ou protecteurs de ces images qui s'apparentent alors à des médicaments. Pour s'approprier ce pouvoir, le geste devient radical : on mange des représentations de divinités ou de saints à des fins salvatrices, pour tenter de guérir lorsque les remèdes terrestres échouent.

2.1 Incorporer le surnaturel

L'absorption d'images à des fins curatives est une pratique que l'on rencontre dans la plupart des sociétés du pourtour méditerranéen, qu'elles soient polythéistes ou monothéistes. Elle repose sur l'idée d'une correspondance entre les images et les forces célestes : souvent associées à des opérations magiques, ces images permettent d'attirer sur terre les énergies capables de rééquilibrer un corps malade. Certaines substances, soigneusement choisies pour être réputées sensibles aux astres, et l'inscription de formules incantatoires sur l'objet renforcent le lien entre microcosme (le corps) et macrocosme (l'univers et le monde divin).



7. Intaille magique, Hélios-Harpocrate, I^{er}-III^e siècle, Empire romain.
Hématite, 5,1 cm × 3,5 cm × 0,5 cm. Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, médailles et antiques, Paris © BnF



8. Stèle d'Horus maîtrisant les animaux nuisibles, entre -380 et -30, Égypte.
Haut-relief, stéatite, 18,8 cm × 8,6 cm × 5,8 cm. Musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes, Paris © GrandPalaisRmn, musée du Louvre / Christian Décamps

2.2. Manger les saints

Ampoules de pèlerinage, estampes à avaler, madones à gratter, pains bénis, *agnus-dei*... Du Moyen Âge à l'époque moderne, le christianisme a développé un formidable répertoire d'objets figurés destinés à être ingérés pour guérir ou protéger. Les usages de ces images, parfois condamnés par les autorités religieuses qui les jugeaient proches de la magie ou de rites païens, étaient pourtant largement répandus. Leur efficacité était généralement attribuée au lien qui les unissait à une image réputée miraculeuse ou à un lieu saint dont ils transportaient la puissance.



9. Tableau-reliquaire *Agnus Dei*, 2^e quart–3^e quart du XIX^e siècle, France.
Bois, cire, papier, verre, 30,7 cm × 25,4 cm. Mucem, Marseille © Mucem / Marianne Kuhn

2.3. Remercier le ciel et repousser le malin

La fabrication de pains votifs associant figuration et ingestion rituelle est attestée depuis l'Antiquité. Dans un texte du poète grec Héronidas, deux femmes partagent ainsi un « pain de santé » à l'effigie d'Asclépios, dieu de la médecine, après une guérison. Souvent connectés à des fêtes, ces rites jouent un rôle essentiel dans la cohésion sociale et se perpétuent autour de la Méditerranée, comme en Calabre où des biscuits figuratifs sont confectionnés lors de la Saint-Roch pour remercier le saint à la suite d'un vœu exaucé.



10. Francesco Eramo, *mostacciolo*, diable, années 1990 et 2000, Soriano Calabro, Italie.
Biscuit de miel et farine, 129 cm x 64 cm x 1,29 cm. Mucem, Marseille
© Mucem / Marianne Kuhn



11. *Mostaccioli ex-voto*, bras, buste, jambe, vers 1977, Soriano Calabro, Italie.
Biscuit de miel et farine, aluminium. Mucem, Marseille, dépôt du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, collection d'ethnologie d'Europe
© Mucem / Marianne Kuhn

2.4. Manger la famille

Les images ont très tôt accompagné la relation des vivants avec leurs morts. Au-delà du souvenir visuel, certaines étaient faites pour être mangées. À la Renaissance, lors des funérailles et des mariages, on consommait des gaufres (*cialde*) portant les emblèmes ou les blasons de la famille. Avaler ces images généalogiques signifiait incorporer la lignée et inscrire sa continuité dans le corps même des vivants. De l'Italie aux Balkans et jusqu'en Amérique latine, manger des pains, gâteaux et sucreries à l'effigie des morts prolonge un lien symbolique et physique avec eux.



12. Crânes en sucre (*calaveritas de Azúcar*), XX^e siècle, Mexique.
Sucre, dimensions variables. Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Grand Palais Rmn / Claude Germain



13. Erik Nussbicker, extrait de la série « Moules-Masques », 2018.
Céramique de Soufflenheim, 24 cm × 20 cm × 12 cm, avec l'aimable autorisation de l'artiste © Adagp, Paris, 2026

Section 3

Banquets d'images

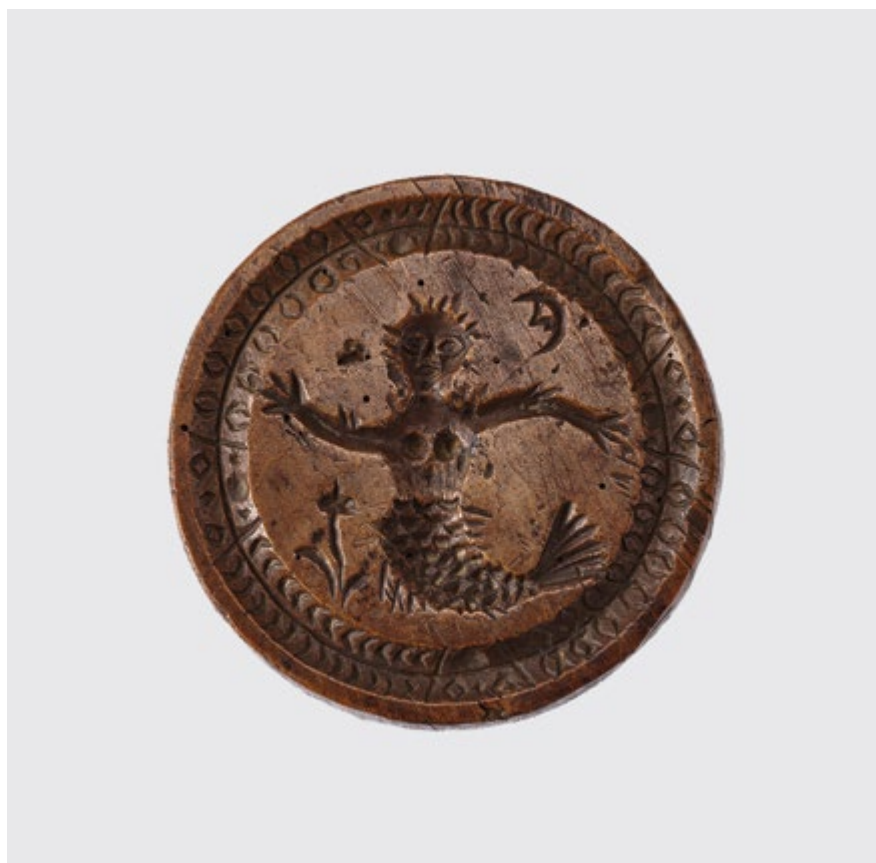
Chaque jour, nous consommons quantité d'aliments figuratifs sans même y prêter attention. Et pourtant, ces images comestibles étaient encore récemment liées à des événements importants de la vie, des célébrations, des fêtes et parfois même des moments de contestation.

La troisième et dernière partie de l'exposition retrace ainsi la fonction communautaire de ces images partagées de la table des princes aux cuisines domestiques, des fêtes religieuses aux luttes politiques, et conforte le visiteur dans l'idée que prendre, ensemble, une image en soi permet de partager une vision du monde et de la vie en collectivité.

3.1. Fêtes sucrées

Pains d'épices, tartes en pâte d'amande ou pains de Saint-Joseph : les gâteaux figuratifs sont des mets de jours de fête.

Produits à l'aide de moules en bois, en pierre ou en métal – issus des collections du Mucem et célébrant leur diversité – ils rassemblent la communauté lors des grandes étapes de la vie et des temps forts de l'année. Les thèmes représentés font écho à l'événement célébré : animaux, végétaux, saints ou êtres fantastiques incarnent l'espoir d'une vie prospère. Dans les cuisines les plus fortunées, de véritables artistes, orfèvres ou sculpteurs, produisaient des moules dont la virtuosité et l'inventivité traduisaient la richesse de leur propriétaire.



14. Moule à gâteau, sirène, XVIII^e siècle, Auvergne, France.

Bois sculpté, diamètre 11,7 x 2,9 cm. Mucem, Marseille © Mucem / Marianne Kuhn

3.2. Communier

Dans le monde chrétien, l'hostie est le modèle de l'image comestible constitutive de la communauté. Offrant à tous les fidèles une même figure, elle permet à chacun de se retrouver, par-delà sa différence, dans l'unité de Dieu. Selon le dogme de la transsubstantiation, le pain se transforme véritablement en corps du Christ : l'image représentée sur l'hostie rend visible cette transformation. Ce modèle eucharistique a également été repris et détourné par des artistes contemporains pour interroger ce qui relie – ou ne relie plus – les membres d'une même société.



15. Jean-Auguste-Dominique Ingres, *La Vierge à l'hostie*, 1854.

Huile sur toile, diamètre 113 cm. Musée du Louvre, département des Peintures, en dépôt au musée d'Orsay, Paris
© GrandPalaisRmn, musée d'Orsay / Franck Raux

3.3. Au bonheur des enfants

Pour séduire les yeux et les papilles des enfants, de très nombreuses confiseries figuratives ont été inventées au fil du temps. Les liens avec le monde religieux ne sont jamais très loin : les lapins en chocolat sont les cousins de l'agneau pascal, les bonshommes de pain d'épices les descendants de saint Nicolas. Mais les significations d'origine finissent par se perdre et la production en série a progressivement coupé ces images de leurs histoires : multipliées à l'infini, elles ne racontent plus grand-chose. Il ne reste alors plus que le plaisir de les manger !



16. Gâteau d'amour, vers 1970, Serbie, Europe.

Matière comestible, impression sur papier, 1,7 cm × 20,8 cm. Mucem, Marseille, dépôt du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, collection d'ethnologie d'Europe © Mucem / Marianne Kuhn

3.4. Mets politiques

Partagées lors de banquets ou de fêtes citoyennes, les images comestibles deviennent des instruments politiques. Des festins princiers de la Renaissance aux dîners officiels de la V^e République, les plats figuratifs manifestent la générosité et la grandeur des puissants : ces derniers nourrissent la communauté ou leurs invités de leur propre reflet. À l'inverse, les mêmes représentations ont pu se retourner contre le pouvoir en place en le moquant ou en le contestant, livrant l'effigie des gouvernants à l'appétit du peuple.



17. Honoré Daumier, *Modèle colossal de pain d'épices*, 1833.

Estampe, 29 cm × 23,8 cm. Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la photographie, Paris © BnF

3.5. Nouvelle Cuisine

La réalisation de mets figuratifs a souvent donné lieu à des démonstrations de virtuosité. Dès la Renaissance, peintres et sculpteurs rivalisent d'ingéniosité en créant des œuvres en sucre, viandes, légumes ou fruits. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ces compositions deviennent si élaborées qu'elles ne sont plus destinées à être consommées. Aujourd'hui encore, des artistes contemporains font de la matière périssable un terrain d'expérimentation et de recherche.



18. Nicolas Boulard, *Castelmagno*, issu de la série « Specific Cheeses », 2014, d'après Sol LeWitt. Photographie, 160 cm x 120 cm, avec l'aimable autorisation de l'artiste © Adagp, Paris, 2026

3.6. Fin de l'image / Faim de l'image

Au cours du XX^e siècle, la figuration cesse d'être un impératif pour les artistes. De nombreuses façons d'en finir avec l'image ont été proposées, et l'ingestion en est l'une des plus radicales : confectionner une image et la manger, c'est la faire disparaître dans le corps, qui devient lui-même le lieu de l'œuvre. Mais à force de produire et de consommer des images, nous ne savons plus très bien qui mange qui. Dans leur surabondance, les images finiront-elles par nous avaler ?



19. David Cronenberg, *Videodrome*, 1983.

Vidéo, 1:44, son, couleur. Guardian Trust Company, avec l'aimable autorisation d'Universal Studios Licensing LLC, Wilmington, États-Unis
© Guardian Trust Company, 1982 © Photo 12 / 7^e Art / Filmplan International

Conclusion

L'exposition s'achève par la diffusion d'un extrait du film *Videodrome* de David Cronenberg (1983), montrant un homme se laissant littéralement engloutir par un écran.

Si «Manger les images» invite à redécouvrir un aspect oublié de notre rapport aux images – un monde où l'œil cède souvent la place à la bouche –, la fin du parcours nous raconte l'histoire inverse et renverse le principe développé tout au long de l'exposition. Ici, ce n'est plus l'image qui est mangée mais l'image qui nous mange, laissant entrevoir une nouvelle forme d'iconophagie métaphorique : celle d'une ingestion visuelle des images allant jusqu'au débordement.

Commissariat de l'exposition

Jérémie Koering

Professeur à l'université de Fribourg, commissaire général de l'exposition

Jérémie Koering est professeur ordinaire en histoire de l'art des temps modernes à l'université de Fribourg. Il a été pensionnaire de l'Académie de France à Rome (2003-2004) et a reçu plusieurs bourses de recherche : École française de Rome (2000), Lavoisier (2005), Focillon/Yale (2014), Chastel/Villa Médicis (2016), Clark Institute (2020), Villa I Tatti/The Harvard Center for Italian Renaissance Studies (2024). Il a donné des conférences à la Bibliotheca Hertziana, au Getty Research Institute, à l'INHA, à Johns Hopkins University, à Toronto University, à la Villa I Tatti, au Warburg Institute, à Yale University, au Zentralinstitut für Kunstgeschichte. Ses travaux sont principalement voués à l'art des temps modernes (*Léonard de Vinci: dessins et peintures*, Hazan, 2007 ; *Le prince en représentation*, Actes Sud, 2013, prix Noury de l'Institut de France ; *Caravage, juste un détail*, INHA, 2018 ; *Enquête sur « Les ménines »*, Actes Sud, 2025) et à l'anthropologie des images (*Les iconophages*, Actes Sud, 2021, Prix Pierre Daix de Pinault Collection/Zone Books 2024).



Les iconophages. Une histoire de l'ingestion des images,
© Actes Sud, 2021

***Les iconophages* de Jérémie Koering (Actes Sud, 2021) et *Iconophages. A History of Ingesting Images* (New York, Zone Books, 2024)**

Jérémie Koering s'est tout d'abord intéressé à la littérature artistique de la Renaissance, qui usait alors volontiers d'une métaphore afin de décrire le principe d'imitation parfois inhérent au travail des artistes de l'époque : ces derniers se « nourrissaient » d'un autre artiste, mangeant et digérant ses œuvres jusqu'à donner naissance à leurs propres créations, comme le décrit André Félibien dans *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, à propos de Nicolas Poussin : « ...il sembloit déjà qu'il fust instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le sieur Bellori, on peut dire qu'il suçait le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'art... ».

En étudiant cette pratique métaphorique, Jérémie Koering découvre des traces d'ingestion réelle des images et élargit alors ses recherches afin de comprendre les enjeux liés à ces usages, le menant de l'Égypte pharaonique aux rituels contemporains.

En 2021, la publication de *Les iconophages. Une histoire de l'ingestion des images* (Actes Sud) rencontre un intérêt certain chez de nombreux artistes, qui y ont trouvé une forme d'écho à leurs pratiques artistiques, mais également chez les curateurs et historiens de l'art contemporain.

En 2022, *Les iconophages. Une histoire de l'ingestion des images* reçoit le Prix Pierre Daix de Pinault Collection.

L'ouvrage a par ailleurs été traduit par Nicolas Huckle et publié par Zone Books aux États-Unis – et distingué par le *New York Times* dans la liste des meilleurs livres d'art de 2024, confortant l'intérêt de la communauté internationale pour ce travail de recherche. Des éditions italienne et espagnole sont par ailleurs en préparation.

Raphaël Bories

Conservateur responsable du pôle Croyances et religions au Mucem, commissaire associé de l'exposition

Raphaël Bories est conservateur en chef au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), où il est responsable du pôle Croyances et religions. Ses travaux au Mucem portent notamment sur l'histoire de l'ethnologie italienne – avec une attention particulière pour les pratiques magico-religieuses –, sur la divination et ses objets, sur les liens entre le Moyen Âge et l'art populaire, et sur les rapports entre création artistique, photographie et anthropologie. Il a assuré le commissariat de plusieurs expositions en France et à l'étranger, parmi lesquelles « René Perrot. Mon pauvre cœur est un hibou » (Cité internationale de la Tapisserie, Aubusson / Mucem, 2023), « Méditerranées. Inventions et représentations » (Mucem, 2024), « Lieux saints partagés » (Villa Médicis, Rome, 2025-2026) et « Sur la vague des expositions parisiennes » (Musée national de Lituanie, Vilnius, 2025-2026). Il travaille également sur les relations entre images, dévotion et politique dans l'Italie de la fin du Moyen Âge.

Programmation culturelle et médiation autour de l'exposition

1. Portes ouvertes de l'exposition

Samedi 31 octobre 2026 de 19h à 23h, Mucem J4, salle d'exposition et hall
Entrée libre

Explorez la nouvelle exposition du Mucem en famille à l'occasion de ces portes ouvertes placées sous le signe de l'amusement et de la fête d'Halloween. Entre découvertes et friandises, « manger des images » prendra alors tout son sens pour les enfants, qui pourront célébrer cette tradition au cœur même du musée!

2. Vacances de Noël en famille

Vacances gourmandes

Du 27 décembre 2026 au 3 janvier 2027

En décembre, on active tous ses sens grâce au musée...

Pendant les vacances de Noël, participez en famille à une semaine de programmation spéciale dédiée à l'exposition. Goûters à histoires, banquet familial, goûter artistique pour les tout-petits, ateliers de pâtisserie et boum : le Mucem vous propose des images à regarder, mais également à manger, à toucher, à écouter et même à danser !

Le bal des gourmands

Mercredi 16 décembre 2026 à 15h, Mucem J4, forum
8€ / 6€ **Goûter dansant et DJ set participatif – À partir de 5 ans**
En partenariat avec Tous en sons!, le festival de création musique jeunesse

Avec la DJ Élodie Rama.

Le forum du Mucem se transforme en piste de danse le temps d'un après-midi !

Un DJ set jeune public propose aux enfants et à leur famille de danser sur une playlist en référence à l'alimentation et au repas. Et comme se dépenser éveille l'appétit, un concours de créations culinaires réalisées par des professionnels et inspirées de l'exposition permet ensuite aux enfants de voter pour les plus belles réalisations, avant de les goûter... avec les yeux et la bouche !

Le goûter à histoires

Dimanche 27 et lundi 28 décembre 2026 à 15h et 16h30, Mucem J4, forum
8€ / 6€ **Contes et dégustation culinaire – À partir de 5 ans**

Avec Jeannie Lefebvre (conteuse) et Manon Flament (cheffe du Café du Fort).

Il y a les histoires qu'on écoute... mais aussi celles qu'on goûte ! Une conteuse et la cheffe du Café du Fort (installé sur la place d'Armes du fort Saint-Jean) accompagnent les familles le temps d'un goûter en lien avec l'exposition. Art culinaire et art du conte se rencontrent pour des dégustations culinaires originales dans une installation conviviale entre spectacle et café, pensée pour éveiller le sens de la curiosité autant que l'ouïe et le goût !

Le banquet des images

Mercredi 30 et jeudi 31 décembre 2026 à 11h, Mucem J4, forum
15€ / 11€ **Banquet artistique – De 4 à 10 ans – Compagnie La Place du Soleil**

Le Mucem vous propose de participer en famille à une expérience unique, où l'art se déguste et les saveurs s'admirent ! Inspiré par l'exposition, ce banquet artistique et immersif invite petits et grands à se réunir autour d'une table pour un moment de partage, de gourmandise et de créativité. En compagnie de deux personnages, petits et grands sont plongés dans un repas-spectacle où cuisine, théâtre, musique, danse et poésie se rencontrent. Une proposition inédite pour explorer autrement les liens entre les images, les saveurs et les souvenirs, et célébrer ensemble le plaisir du beau et du bon.

Le goûter des images

Samedi 2 et dimanche 3 janvier 2027 à 16h, Mucem J4, forum

8€/6€

Goûter artistique – De 1 à 3 ans – Compagnie La Place du Soleil

Le Mucem propose aux tout-petits et à leurs familles de participer à un goûter ludique, artistique et gourmand où les images se mangent et les saveurs s'éveillent! Entre dégustations et découvertes sensorielles, les tout-petits explorent l'art avec leurs doigts et leurs papilles. Un moment doux et joyeux pour goûter, toucher et s'émerveiller en famille.

Gâteaux d'art

Les 30 et 31 décembre 2026 et 2 et 3 janvier 2027 de 15h à 16h30, à 16h, Mucem J4, restaurant Bouillant

Entrée libre sur réservation au 04 84 35 13 13

Atelier pâtisserie – De 6 à 11 ans

En partenariat avec le restaurant Bouillant du Mucem (Sodexo Live! et le chef étoilé Alexandre Mazzia)

Glissez-vous dans la peau d'un petit chef! En lien avec l'exposition, le Mucem vous propose de participer en famille à un atelier de pâtisserie et de créer vos propres images à manger, accompagnés d'un chef du restaurant Bouillant. Et après la fabrication de vos œuvres d'art comestibles, place à la dégustation! Un atelier gourmand et créatif, pour allier art et plaisir.

La minute fabrique

Atelier accessible durant toutes les vacances, Mucem J4, hall

Tout public à partir de 6 ans – Accès libre

Plongez dans l'univers de l'exposition avec un atelier créatif gratuit et en accès libre! En 20 minutes, imaginez et réalisez une mini-crédation inspirée des liens entre nourriture et représentation visuelle. Un moment ludique et accessible à tous, sans besoin de compétences techniques, pour explorer autrement l'exposition.

3. Étudiants

Mucem (re)Mix #3

Vendredi 2 avril 2027 à partir de 19h, Mucem J4, hall et forum

Entrée libre

Soirée étudiante

En partenariat avec Marsatac agency et le Pass Culture.

La grande soirée dédiée aux étudiants fait son retour au Mucem. Animée par les ambassadeurs du Pass Culture, Mucem (re)Mix propose une médiation décalée autour de l'exposition, suivie de sets musicaux dans le hall du musée. Une façon de découvrir autrement l'art et le Mucem!

4. Médiation

Parcours enfant dans l'exposition

À partir de 8 ans

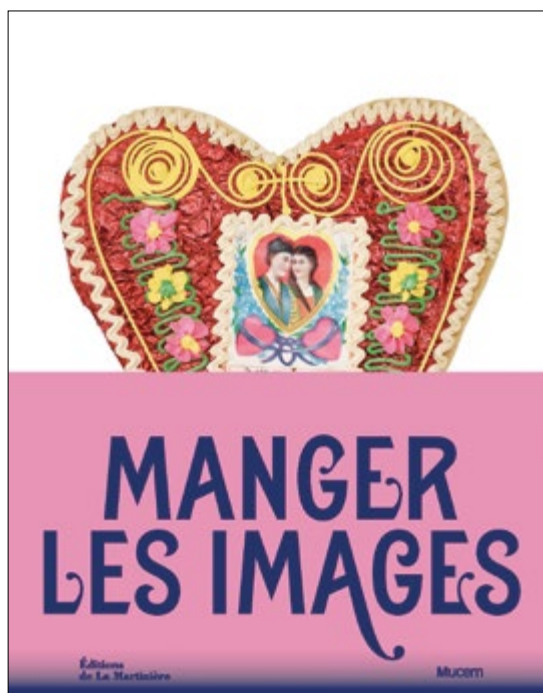
Pour permettre aux plus jeunes et à leurs familles d'aborder l'exposition en autonomie et sous un angle ludique en éveillant leur curiosité et leur sens de l'observation, neuf cartels composés de textes explicatifs et de petits jeux sont proposés à côté d'une sélection d'œuvres. Et pour faciliter le repérage, l'illustration du bonhomme en pain d'épices, présent sur chaque cartel, sera croquée au fur et à mesure du parcours!

Catalogue de l'exposition

Le catalogue reprend l'articulation de l'exposition et la grande majorité des œuvres, en explorant plus avant certaines pratiques ou certains corpus grâce à des textes d'auteurs spécialistes. Qu'est-ce que la légende de la *frittata* de Michel-Ange ? L'hostie est-elle une viande eucharistique ? Peut-on réellement dévorer (et digérer) un livre ? Sous son élégante jaquette, l'ouvrage renferme une iconographie généreuse, faisant la part belle à ces « images comestibles », qui viennent confronter le lecteur et bousculer son rapport à l'art. La parole y est aussi donnée aux artistes contemporains qui travaillent ce lien sensoriel à la création.

Direction d'ouvrage : Jérémie Koering et Raphaël Bories.

Avec les contributions de : Mathilde Badie, Andreas Beyer, Dominic-Alain Boariu, Raphaël Bories, Valérie Boudier, Marie-Charlotte Calafat, Giordana Charuty, Véronique Dasen, Frédérique Desbuissons, Antonella Fenech, Finbarr Barry Flood, Julia Gelshorn, Jérémie Koering, Olivier Leplatre, Anne Lepoittevin, Camille Paulhan, Marion Tayart de Borms, Ariane Thomas et Fabien Vallos.



Une coédition Mucem / Éditions de La Martinière

Format : 17 × 22,5 cm

Pages : 224

ISBN : 9791040126430

Prix : 26,50 €

Parution : octobre 2026

Visuels disponibles pour la presse

Ces photographies peuvent être utilisées dans le cadre de la promotion de l'exposition «Manger les images», prévue du 28 octobre 2026 au 12 avril 2027 au Mucem.

La reproduction de ces images est accordée jusqu'à la date de la fin de l'exposition uniquement, dans des articles annonçant l'exposition ou en faisant le compte-rendu. Chaque photographie doit être accompagnée de sa légende et du crédit photographique approprié.

Les images doivent être impérativement reproduites en intégralité (pas de recadrage), aucun élément ne doit y être superposé, pour la presse en ligne elles doivent être postées en basse définition. Le format de reproduction de l'image ne doit pas dépasser 1/4 de page, sont exclues les utilisations en couverture ou dans un numéro hors-série sur l'exposition.

Les œuvres des artistes représentés par l'Adagp (www.adagp.fr), peuvent être publiées aux conditions suivantes :

Pour les publications de presse ayant conclu une convention avec l'Adagp : se référer aux stipulations de celle-ci.

Pour les autres publications de presse :

- exonération des deux premières œuvres illustrant un article consacré à un événement d'actualité en rapport direct avec celles-ci et d'un format maximum d'1/4 de page.
- au-delà de ce nombre ou de ce format les reproductions seront soumises à des droits de reproduction/représentation.
- toute reproduction en couverture ou à la une devra faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès du Service Presse de l'Adagp (DRFrance@adagp.fr).
- le copyright à mentionner auprès de toute reproduction sera : nom de l'auteur, titre et date de l'œuvre suivie de © Adagp, Paris 202... (date de publication), et ce, quelle que soit la provenance de l'image ou le lieu de conservation de l'œuvre.

Ces conditions sont valables pour les sites internet ayant un statut de presse en ligne étant entendu que pour les publications de presse en ligne, la définition des fichiers est limitée à 1 600 pixels (longueur et largeur cumulées).



1



2



3



4



5



6



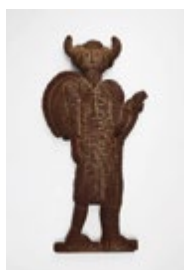
7



8



9



10

1. Alonso Cano, *La Lactation de saint Bernard*, 1645–1652.
Huile sur toile, 267 cm × 185 cm.
Musée national du Prado, Madrid, Espagne
© Photographic Archive Museo Nacional del Prado

2. Albrecht Dürer, *L'Apocalypse, Saint Jean dévorant le Livre de Vie*, vers 1498, édition allemande, planche 8.
Estampe, 39,4 cm × 28,1 cm.
Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Legs Dutuit, 1902
© CC0 Paris Musées / Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

3. François Perrier, Frontispice des *Segmenta nobilium signorum et statuarum*, 1638.
Livre imprimé, 33 cm × 22,5 cm.
Bibliothèque nationale de France, Réserve des livres rares, Paris
© BnF

4. Irène Schwartz, *Le jour où j'ai été mangée*, 1978–1983.
Photographie utilisée pour le carton d'invitation aux performances I et II, avec l'aimable autorisation de l'artiste
© Thomas Haley, 1979

5. Michel Tournier et Danièle Bour, *Pierrot ou les secrets de la nuit*, 1979, p. 37.
Livre illustré, collection particulière
© Éditions Gallimard, photo David Giancatarina

6. Vincenzo Campi, *Les Mangeurs de ricotta*, vers 1580.
Huile sur toile, 77,5 cm × 90 cm.
Musée des Beaux-Arts de Lyon
© Lyon MBA / Martial Couderette

7. Intaille magique, Hélios-Harpocrate, I^{er}–III^e siècle, Empire romain.
Hématite, 5,1 cm × 3,5 cm × 0,5 cm.
Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, médailles et antiques, Paris
© BnF

8. Stèle d'Horus maîtrisant les animaux nuisibles, entre -380 et -30, Égypte.
Haut-relief, stéatite, 18,8 cm × 8,6 cm × 5,8 cm.
Musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes, Paris
© GrandPalaisRmn, musée du Louvre / Christian Décamps

9. Tableau-reliquaire *Agnus Dei*, 2^e quart–3^e quart du XIX^e siècle, France.
Bois, cire, papier, verre, 30,7 cm × 25,4 cm.
Mucem, Marseille
© Mucem / Marianne Kuhn

10. Francesco Eramo, *mostacciolo*, diable, années 1990 et 2000, Soriano Calabro, Italie.
Biscuit de miel et farine, 129 cm × 64 cm × 1,29 cm.
Mucem, Marseille
© Mucem / Marianne Kuhn



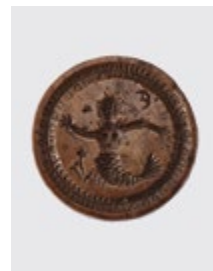
11



12



13



14



15



16



17



18



19

11. Mostaccioli ex-voto, bras, buste, jambe, vers 1977, Soriano Calabro, Italie.
Biscuit de miel et farine, aluminium.
Mucem, Marseille, dépôt du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, collection d'ethnologie d'Europe
© Mucem / Marianne Kuhn

12. Crânes en sucre (calaveritas de Azúcar), XX^e siècle, Mexique.
Sucre, dimensions variables.
Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Grand Palais Rmn / Claude Germain

13. Erik Nussbicker, extrait de la série «Moules-Masques», 2018.
Céramique de Soufflenheim, 24 cm x 20 cm x 12 cm, avec l'aimable autorisation de l'artiste
© Adagp, Paris, 2026

14. Moule à gâteau, sirène, XVIII^e siècle, Auvergne, France.
Bois sculpté, diamètre 11,7 x 2,9 cm.
Mucem, Marseille
© Mucem / Marianne Kuhn

15. Jean-Auguste-Dominique Ingres, La Vierge à l'hostie, 1854.
Huile sur toile, diamètre 113 cm.
Musée du Louvre, département des Peintures, en dépôt au musée d'Orsay, Paris
© Grand Palais Rmn, musée d'Orsay / Franck Raux

16. Gâteau d'amour, vers 1970, Serbie, Europe.
Matière comestible, impression sur papier, 1,7 cm x 20,8 cm.
Mucem, Marseille, dépôt du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, collection d'ethnologie d'Europe
© Mucem / Marianne Kuhn

17. Honoré Daumier, Modèle colossal de pain d'épices, 1833.
Estampe, 29 cm x 23,8 cm.
Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la photographie, Paris
© BnF

18. Nicolas Boulard, Castelmagno, issu de la série «Specific Cheeses», 2014, d'après Sol LeWitt.
Photographie, 160 cm x 120 cm, avec l'aimable autorisation de l'artiste
© Adagp, Paris, 2026

19. David Cronenberg, Videodrome, 1983.
Vidéo, 1:44, son, couleur.
Guardian Trust Company, avec l'aimable autorisation d'Universal Studios Licensing LLC, Wilmington, États-Unis
© Guardian Trust Company, 1982 © Photo 12 / 7^e Art / Filmplan International

Informations pratiques

Réservations et renseignements	Réservation 7j/7 de 9h à 18h par téléphone au 04 84 35 13 13 par mail à reservation@mucem.org ou sur mucem.org Sourds et malentendants : 06 07 26 29 62 handicap@mucem.org
Horaires d'ouverture	Ouvert tous les jours sauf le mardi et le 25 décembre. 10h–19h du 28 octobre au 1 ^{er} novembre 2026 10h–18h du 2 novembre 2026 au 12 avril 2027 Dernière entrée 45 minutes avant la fermeture du site. Sortie des salles d'expositions 15 minutes avant la fermeture du site.
Tarifs Billet Mucem	Expositions permanentes et temporaires 11 €/7,50€ (valable pour la journée)
Billet Mucem Famille	Expositions permanentes et temporaires 18€ (2 adultes et 5 enfants max. /valable pour la journée)
Visites flash	Visites guidées et gratuites (15 à 30 min), tous les week-ends de 14h à 17h et tous les jours des vacances scolaires (sauf mardi)
Visite LSF ou audiodécrite	5€
Évitez les files d'attente	Achat en ligne sur mucem.org , fnac.com , ticketmaster.fr
Visiteurs en groupes	Les visites en groupes (à partir de 8 personnes), dans les espaces d'expositions et les espaces extérieurs du site, se font uniquement sur réservation, au plus tard quinze jours à l'avance pour les visites guidées et une semaine pour les visites autonomes. Réservations obligatoires.
Accès	Entrée par l'esplanade du J4, Gisèle Halimi Entrée passerelle du Panier, parvis de l'église Saint-Laurent Entrée basse fort Saint-Jean par le 201, quai du Port
Transports	Métro : Vieux-Port ou Joliette Tram : T2 République / Dames ou Joliette Bus 82, 82s, 60, 83 : arrêt fort Saint-Jean / Ligne de nuit 582 Bus 49 : arrêt église Saint-Laurent Parking payant : Vieux-Port – Mucem
Réseaux sociaux	Toujours plus de programmation à découvrir sur mucem.org Le Mucem, partout avec vous sur :



facebook.com/lemucem
x.com/Mucem
instagram.com/mucem_officiel
youtube.com/c/MucemMarseille
tiktok.com/mucem_officiel
<https://www.linkedin.com/company/mucem>

Un musée accessible et engagé pour l'environnement

L'accès aux espaces extérieurs et jardins du Mucem est libre et gratuit dans les horaires d'ouverture du site.

L'accès aux expositions est gratuit pour toutes et tous, le premier dimanche de chaque mois.

Gratuité des expositions pour :

- les moins de 18 ans
- les demandeurs d'emploi
- les bénéficiaires de minima sociaux
- les visiteurs handicapés avec accompagnateur et les professionnels
- les étudiants d'Aix-Marseille Université (AMU, Sciences Po Aix)
- l'INSEAMM (Beaux-Arts et Conservatoire)
- l'ENSAM
- les artistes professionnels

Gratuité des expositions permanentes uniquement pour :

- les enseignants titulaires d'un Pass Éducation
- les 18-25 ans

Tarif réduit pour les personnes munies d'un billet plein tarif musée Regards de Provence, Frac (datés de la semaine) et musée Granet.

Retrouvez la liste complète et les conditions des gratuités et réductions sur

<https://www.mucem.org/infos-pratiques/>

Le Mucem mène une démarche écoresponsable en s'inscrivant dans une politique de développement durable de la production d'expositions. Cette exposition est éco-conçue afin de laisser une empreinte environnementale la plus écologique possible. Dans une politique de réemploi obligatoire des éléments scénographiques et d'allongement des durées des expositions temporaires, depuis mars 2023 au moins 50 % des scénographies sont obligatoirement réemployées.

Le Mucem a par ailleurs ouvert une salle de diète sensorielle afin de permettre à chacun, et notamment aux personnes atteintes de troubles du spectre autistique, de faire une pause dans un espace apaisant conçu pour réduire les stimulations (bruit, lumière, affluence).

Gâteau d'amour, vers 1970, Serbie, Europe. Mucem, Marseille, dépôt du MNHN, Paris
© Mucem / Marianne Kuhn